

POMPIDOU AUJOURD'HUI



**Si Pompidou avait guéri, que serait
devenue la France ?**

François Leblond

François Leblond

Pompidou aujourd'hui ?

© François Leblond, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1604-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

POMPIDOU , UN GRAND PRÉSIDENT,
S'IL N'ÉTAIT PAS MORT SI TOT, IL AURAIT CONTINUÉ À
TRANSFORMER LA FRANCE

INTRODUCTION

J'ai été au cabinet du Ministre de l'Intérieur pendant les cinq ans de Présidence de Georges Pompidou et je reste aujourd'hui un des derniers à pouvoir témoigner. Mai 68 était derrière nous et la grande majorité des Français n'en voulait pas le retour. Après le départ du Général, le débat politique avait repris entre les diverses composantes de la majorité, mais à aucun moment l'État ne faiblit, même lorsque le Président fut gravement malade, il était intouchable parce qu'il était crédité de son action courageuse lors des événements de 1968 et qu'il faisait preuve d'un sens aigu de l'État. Il l'a montré tout au long de sa présidence et c'est pour cela que sa mort a été une catastrophe pour la France.

Il avait été formé en son temps, en politique, par de Gaulle auquel il était très attaché. S'il n'était pas décédé brutalement et donc si sa maladie avait pu être soignée et guérie, il aurait poursuivi sa tâche encore de longues années et aurait continué sa façon exemplaire de rechercher le bien commun. La droite gagna les législatives de 1973 mais il mourut un an après. Cela a ouvert la voie à une compétition à l'intérieur de la droite et entre la droite et la gauche. La crainte, de plus en plus publique, de son prochain décès, avait réveillé les ambitions. La politique politicienne reprit ses droits. Beaucoup des efforts qu'il avait faits pour que les institutions perdurent après le Général de Gaulle furent remis en question. Jamais il ne lâcha jusqu'à son dernier souffle. Il succédait à un grand homme, il n'avait pas la prétention de l'être, mais il montra qu'il l'était aussi et il espérait bien encore poursuivre sa mission

En rappelant ce qui est arrivé au lendemain de sa mort, on pense à la situation d'aujourd'hui. Le trop plein politique à droite faisait craindre alors tous les dangers. Se référer à l'homme d'État qu'il a été, à sa valeur, à ce qu'il aurait pu encore faire si la maladie ne l'avait pas atteint, cela peut constituer encore un fil conducteur pour toute personne raisonnable qui aspire à la magistrature suprême. Si, après sa mort, la France a continué à être dirigée, c'est d'abord aux principes qui étaient les siens qu'on le doit. Valéry Giscard d'Estaing avait été cinq ans son Ministre des Finances et avait beaucoup appris de lui, même s'il voulait, et c'est bien normal, apporter un sang nouveau.

C'est pourquoi présenter l'homme à nos concitoyens, reprendre les bonnes feuilles de ce qu'il a écrit, de ce que d'autres ont écrit sur lui, parler de l'exemple qu'il a manifesté dans l'épreuve physique dont il a été victime et son souci de

conduire les affaires du pays quelque soient ses douleurs jusqu'à épuisement, d'imaginer sa façon de répondre aux difficultés de toutes natures se profilant à l'horizon, s'il avait vécu, peut constituer une leçon pour tout candidat sérieux.

Cet essai a pour objet de décrire l'homme qu'il était, les moments essentiels de sa vie et prioritairement son action à l'Élysée, de rappeler les difficultés qu'a connu le pays après sa mort, d'imaginer s'il avait vécu, ce qu'aurait pu être sa présidence durant quatorze ans jusqu'en 1983, le rôle qu'aurait pu jouer un homme comme Raymond Barre qu'il envisageait dans ses derniers moments de prendre pour Premier Ministre- Pierre Mesmer, d'une extrême loyauté, se révélait trop transparent-, de présenter sa pensée exprimée en 1968 dans son livre « le nœud gordien », un essai qui résume toute sa philosophie, de donner la parole à un de ceux qui l'ont le mieux connu, Guy de Rothschild , de rappeler ses derniers mois de pouvoir à partir de l'excellent livre d'Édouard Balladur, mois au cours desquels Il a montré une force de caractère faisant l'admiration de tous et une vitalité intellectuelle et morale qu'il a conservée jusqu'à son dernier souffle.

L'HISTOIRE DE NOTRE PAYS TELLE QU'ELLE A ÉTÉ VÉCUE DEPUIS SON DÉPART DE L'ÉLYSÉE

Il nous a quittés depuis plus d'un demi-siècle et l'image qu'il a laissée est de plus en plus forte et positive, c'était l'espoir de ceux qui l'ont soutenu de son vivant. Depuis sa mort, la France a vécu au rythme des alternances entre droite et gauche et a accumulé, souvent à partir de positions démagogiques, des difficultés qui pèsent durablement sur elle. La gauche, avec sa composante communiste, a entendu détruire ce que les gaullistes puis les Pompidoliens avaient construit : Il y a eu notamment 1981 et l'échec de Giscard, l'arrivée de Mitterrand et les mesures éminemment démagogiques prises alors, à la demande du parti communiste, notamment la retraite à 60 ans. Il y a eu aussi 1997, le gouvernement Jospin et les 35 heures dont la droite ne peut se défaire. Ces décisions ont lourdement pesé sur l'économie, concourant à sa désindustrialisation massive, elles expliquent très largement le déficit budgétaire actuel contre lequel le pouvoir se révèle impuissant. Elles hypothèquent l'avenir de la France.

Que se serait-il passé si Pompidou n'était pas décédé cinq ans après son entrée à l'Élysée ? c'est une question que peuvent utilement se poser ceux qui se proposent de gouverner le pays, s'ils entendent se couler dans sa voie. Il aurait donné pendant quatorze ans un cap fondé sur une analyse raisonnée et personnelle des sujets à l'ordre du jour, à l'intérieur comme à l'international. Il se serait inspiré des observations qu'il avait tirées dans son livre : « le Nœud gordien » et serait resté fidèle aux grands principes énoncés par le Général de Gaulle, tout en adaptant l'action de l'État aux difficultés du moment. Bref, un homme exceptionnel !

Même si la France a beaucoup changé depuis lui et que sont nés d'autres sujets de préoccupation, son regard sur la cité est d'une telle profondeur qu'il ne prend pas de rides. Celui qui lit le « nœud gordien » est impressionné par le modernisme de ses observations. Conservateur, il l'est, mais il n'est en rien réactionnaire, il prend la société de son temps pour ce qu'elle est, avec ses valeurs mais aussi ses faiblesses que tout homme public se doit d'essayer de corriger. Il s'appuie sur des règles de conduite avec lesquelles il ne transige pas et espère bien, le moment venu, on est alors en 1968, les appliquer aux affaires de la France quand il serait lui-même président

RAPPEL DE SES CINQ ANS DE PRÉSIDENTE : L'ORDRE ET LE

PROGRÈS

MAINTENIR L'ORDRE APRÈS LE CHAOS

Mai 1968 n'était pas loin quand il a pris le pouvoir. Après le chaos, l'ordre était revenu et il y était pour beaucoup. Les Français le demandaient et il ne voulait pas les décevoir. Il fut aidé en la matière, je le dis parce que je l'ai vécu à ses côtés, par Raymond Marcellin qu'il a reconduit comme Ministre de l'Intérieur. Celui-ci avait été nommé par le Général de Gaulle le 1^{er} juin 1968, parce qu'il le considérait comme un des rares hommes qui n'avaient pas perdu leur sang-froid pendant les événements de Mai. C'était d'abord pour Pompidou un ami, il l'avait été dans les durs moments qu'il avait vécus au cours de ce mois. Il avait son bureau de ministre du Plan dans la cour de Matignon et la traversait régulièrement pendant les événements de Mai pour échanger avec lui, gardant la tête froide dans la tempête. Il a été particulièrement proche de lui au cours des deux dernières années de sa vie : « il n'y a qu'avec moi qu'il rigole ! » me disait-il un jour, revenant de son rendez-vous hebdomadaire.

Quand, un mois avant sa mort, Marcellin fut remplacé par Chirac, j'ai compris que la fin de Pompidou était proche et que les Gaullistes, qui voulaient depuis longtemps la place, avaient vaincu sa résistance. Il n'y avait pas eu, de son temps d'attentat venant de l'extérieur, il était aimé de ses collaborateurs, comme témoignent les cinq minutes d'applaudissement, lors de son pot de départ. Il appelait les policiers, « mes gars » et pensait à leur défense quand ils étaient attaqués. Il laisse, encore aujourd'hui, au ministère, un grand souvenir et même aussi chez certains journalistes qui ne le ménageaient pas. Les députés de base, proches de leur circonscription, applaudissaient ses interventions à la tribune lors de la discussion du budget. Ayant été très proche de lui- j'écrivais ses discours- je ne voulais pas laisser cette occasion de lui rendre hommage. L'histoire n'a pas été assez juste avec lui, les soixante-huitards le détestaient. Si Pompidou avait vécu, il aurait continué à le conseiller.

L'État a été tenu d'une main ferme pendant cinq ans, chacun le reconnaît. Marcellin ne prenait jamais de vacances et ses collaborateurs très peu ! Il restait seul Place Beauvau quand tous les ministres étaient allés se reposer au mois d'août. Il était de ceux qui voulaient que Chaban Delmas, dont il était aussi l'ami, respecte la volonté de Pompidou, conformément à la Constitution, d'être seul le chef de l'État, ce qui n'était pas assez le cas et le mettait en colère.

TENIR COMPTE DE LA SOCIÉTÉ TELLE QU'ELLE APPARAÎSSAIT APRÈS LES ÉVÉNEMENTS DE MAI

Pompidou, avec son intelligence exceptionnelle, n'était pas seulement un homme d'ordre, il avait réfléchi à la signification profonde des événements de mai et voulait que son septennat en tienne compte. Il n'avait jamais été, du temps du Général de Gaulle, un valet à son service. Il avait une grande admiration pour lui mais n'hésitait pas à affirmer son point de vue. « Nous avons un point commun, disait-il, nous sommes aussi entêtés l'un que l'autre ». Matignon avait joué un rôle majeur pendant six ans, sous l'autorité de l'Élysée. De Gaulle fixait les grandes lignes sans entrer dans la mise en œuvre de ses instructions. Pompidou avait donc un rôle essentiel dans le choix des mesures à arrêter et n'oubliait jamais ses propres valeurs. Devenu Président, il ne bénéficiait pas de l'image du héros qu'avait son prédécesseur, il serait, davantage que lui, pour exister, attentif aux détails, la présidentialisation du régime s'accrut et continua avec ses successeurs. Six ans de Matignon l'avaient préparé à s'intéresser à tout ce qui était, pour lui, essentiel pour améliorer le quotidien des Français.

Tenir compte des leçons de mai 68 supposait de sa part un effort d'investigation radicalement nouveau et des ministres capables de comprendre la nature des sujets qui seraient prioritaires. En dehors du premier d'entre eux, Jacques Chaban Delmas, dont il a été obligé de freiner les ardeurs mais qui, lui aussi, avait ouvert la voie au changement, de Marcellin qui ne laissait rien au hasard, de Giscard aux Finances qui partageait sa volonté de souplesse dans le maintien des grands équilibres, d'Edgar Faure qui avait voulu décentraliser une université sclérosée- Celui-ci, devenu Président de l'Assemblée Nationale, continua à suivre le dossier- de Maurice Schumann, aux affaires étrangères, qui avait une expérience exceptionnelle des relations avec l'Angleterre et comblerait le fossé qui s'était creusé, du temps du Général, avec ce pays ami. Autour de Pompidou, le gouvernement pouvait œuvrer sous son autorité bienveillante. Même lorsqu'il se sépara de Chaban et choisit Messmer qui n'avait pas son charisme, les affaires de la France ont été conduites d'une main ferme. Les cinq années de Pompidou ont fait honneur à la France.

Parler aujourd'hui de l'homme, de sa jeunesse, de l'immense culture qu'il avait acquise, de l'amour de sa vie, Claude, de son attachement à de Gaulle, de son passage dans le privé dans la maison Rothschild, de ses six années à Matignon et des cinq à l'Élysée, peut nous aider à comprendre pourquoi sa mort

a été un désastre pour la France et nous faire imaginer ce qui se serait produit s'il avait encore vécu. Il aurait veillé à poursuivre ce qu'il avait entrepris pour faire une France moderne. La France est certes différente de celle qu'il a connue mais les règles qui étaient les siennes n'ont pas vieilli. Le deuxième quinquennat d'Emmanuel Macron s'achève dans l'incertitude du lendemain. C'est pour cela qu'il faut s'appuyer sur des valeurs sûres

En faisant abstraction de la maladie qui a provoqué sa mort prématurément, et en considérant que son mandat aurait pu aller jusqu'à son terme et bien au-delà, s'il avait été bien portant, on entre, naturellement, un peu dans la fiction, mais c'est utile aujourd'hui pour défendre un programme courageux. Au-delà des circonstances, c'est le caractère des hommes qui sauve l'État. Ce fut le cas de Bonaparte en 1799, de Clémenceau en 1917, de de Gaulle en 1940 et en 1958, de Pompidou en 1968.

Qu'en sera-t-il demain ? Qui aura le courage, dans l'Élection Présidentielle, de dire aux Français qu'ils vivent depuis longtemps au-dessus de leurs moyens et qu'ils doivent le comprendre ? Pompidou l'aurait eu.

QUE SE SERAIT-IL PASSÉ S'IL N'AVAIT PAS ÉTÉ MALADE ?

Son mandat aurait pris fin en 1976 et non en 1974. Comme il était populaire et que ses concurrents de droite, même le meilleur, n'avaient pas alors la même aura que lui, il se serait probablement représenté et aurait gouverné jusqu'en 1983. Il aurait eu le temps, malgré les difficultés qui frappaient inévitablement notre pays pendant cette longue période, de diriger la France avec le bon sens qu'il avait manifesté dès 1944 à son entrée au cabinet du Général et dont il témoigna toute sa vie. Ce n'est pas une critique à l'égard de son successeur, Valéry Giscard d'Estaing qui avait, lui aussi, le sens de l'État, mais fut confronté à une situation politique dégradée parce que la mort de Pompidou avait requinqué ses adversaires de gauche.

Les élections présidentielles de 1974 ont failli donner le pouvoir à la gauche avec une place essentielle donnée au parti communiste. La présence de ce dernier au pouvoir et ses alliances extérieures, était la hantise de Pompidou. Il était assez prudent sur la formule du Général de Gaulle : « De l'atlantique à l'Oural » qu'il considérait comme un vœu lointain. Giscard a gagné de justesse les élections et seulement par ses qualités, il a su trouver les mots justes à la télévision qui désarçonnèrent son adversaire.